

SUR QUELQUES PHOTOS PASSÉES

Jean-Yves Laurichesse

1

À dix ans, malgré les fleurs au chapeau, elle a une chaise pour seule amie et deux plombs suspendus aux commissures des lèvres. Que peut-elle faire dans la réalité ? Son corps s'engonce dans trop de vêtements et ses pieds ont des chaussures d'infirmes. Comment courir, avec en plus ce chapeau qu'elle déteste et tient tout au bout du bras comme une chose étrangère, sans usage ? D'ailleurs, son visage ne se prête pas au jeu du photographe, il est muet et sans désir, sans racines et sans fleurs, il stagne à la surface d'un étang mort. À peine, entre la manche courte et la bêtise du chapeau, un sentier blanc, le bras. À peine, entre le souci vieillissant et le vêtement-cage, un coin d'enfance, le cou. Et puis, sur le dossier de la chaise, le perchoir des rêves, posé, prêt à l'envol, un oiseau clair, la main. Dans quinze ans peut-être elle sera veuve de guerre.

[Photo](#)

2

Le mur de l'hiver est gris derrière cette jeune fille serrée dans une robe sombre. Mais le visage est clair comme une lucarne. Les sourcils imperceptiblement soulevés font l'effet d'une légère brume flottant à la recherche de quelque chose où s'accrocher. Les cheveux qui tombent sur le front sont un peu affolés par le petit vent d'une rêverie. Les yeux regardent à gauche, légèrement incrédules, timidement pressés de croire. Le nez glisse comme une luge vers la bouche prête à d'enfantines paroles d'acquiescement. À l'oreille, un petit pendentif ne peut être que le talisman qui bientôt va la rendre invisible.

[Photo](#)

3

À quarante ans, sa fortune est bien avancée dans le commerce du drap, et il peut laisser pendre noblement une main abandonnée de monarque. La montre à gousset dont on voit la chaîne est à l'heure du progrès et de la modernité : on s'enrichit. Mais c'est qu'il faut bien faire quelque chose de sa vie : là est la fêlure. Car il aurait plutôt le physique d'un capitaine au long cours : il y a quelques gouttes d'eau de mer dans

ses yeux gris, la main d'une brise de mer sur son front, un flacon de sel marin dans sa barbe. Il doit y avoir de l'espace dans sa poitrine. Sa pose même trahit ce qu'il aurait pu être : ni raideur, ni vanité bourgeoise, trop de désinvolture et d'humour. Il chausse un peu grand pour sa vie.

[Photo](#)

4

Il a deux mois. Il est baptisé. Enfoui dans le blanc, il fixe le vide par terre, qui vient lécher les pieds de son existence naissante. Il n'y a pas d'âge pour penser.

[Photo](#)

5

« Photographie des 3 drapeaux. Joseph Grampa. 168 rue Garibaldi, Lyon. En face des casernes de la Part-Dieu ». C'est un militaire, un cavalier. Une après-midi de quartier libre, il a traversé la rue Garibaldi en grand uniforme, boutons astiqués comme des soleils et épaulettes en cascades, pour se faire tirer le portrait. Parce que son client est cavalier, le photographe l'installe à cheval sur une chaise couverte de velours pourpre. Il domine encore de son buste parfaitement droit le dossier à franges sur lequel on lui a fait croiser les deux bras. La bouche est un peu molle sous une ombre de moustache. Les yeux s'essayent à fixer avec une témérité froide les lignes ennemies, comme il l'a vu faire dans tous les portraits de grands capitaines. Avec un léger flottement cependant, comme si un brouillard rendait toutes choses indistinctes. En fait, il doit être un peu myope sans le savoir, ou amoureux. Il a bien pris la pose à présent. Tout à coup il se souvient. Il avait apporté un morceau de cigare qu'un camarade lui a donné, car il ne fume pas. Ça donnera de l'élégance à sa main un peu lourde, encore un peu paysanne. Maintenant tout est parfait. Il se fige pour l'éternité, et trois ans plus tard la balle l'atteint en plein front.

[Photo](#)

6

« La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse... » Qui donc, quel attendrissement d'enfant grandi a décidé de ce portrait ? Une humble campagnarde désarmée face au photographe qui, pour la première fois de sa vie, lui a donné l'ordre de ne rien faire. Elle n'a pas eu le temps d'apprendre, elle est mal à l'aise, le regard désolé, et la main aux doigts courts comme un outil posé. Tout ce qu'elle a pu offrir à l'objectif, c'est la bonté de son visage en pleine lune, sous l'arcade du bonnet. Puis ces deux versants par lesquels les joues, en pente douce, descendent à la bouche, et dont l'enfant aimait suivre du doigt la courbe indulgente.

[Photo](#)

7

Enfant à l'aise dans son enfance, il est détendu, le visage ouvert et sensible, épuré par les cheveux courts, les oreilles en feuilles de prunier. Il regarde l'adulte sans le braver, souriant depuis son pays où le cerceau est l'emblème d'un pouvoir futile et gracieux. Nul n'a prise sur sa gentillesse.

[Photo](#)

8

Lui, par contre, dans son habit noir d'acteur prématuré, avec ce chapeau noir posé sur la table comme un maléfice, il doit avoir déjà, à sept ans, un corbeau dans la tête, un corbeau aux larges ailes noires. Le noir des cheveux, le noir qui sort des yeux et qui sortirait en paroles de la bouche crispée s'il daignait l'ouvrir. Cette pierre noire qu'il tient serrée dans chaque main. Avec ça, ce n'est pas l'oiseau du photographe qui lui fait peur. Petit bonhomme, Edgar Poe à sept ans, dos à la nuit.

[Photo](#)

9

La tête accoudée au ciel, la moustache affilée, il n'y a plus qu'un champ de duel devant son mépris.

[Photo](#)

10

Toi, il est sûr que tu rêvais de bien autre chose. Il serait drôle que tu sois la femme du négociant en draps : deux rêves déçus se côtoient sans se connaître. Tu as fait ce que tu as pu pour essayer de croire que ta vraie vie était ailleurs, en Espagne. Avec de maigres armes : un éventail, une résille noire sur la peau blanche de tes bras, des colliers de bois noir sur ton cou blanc. Surtout, ta langueur de palmes sur une tige de fierté. Ton regard aurait été noir et imprudent si la déception progressive de ta vie ne l'avait ramené de si loin jusqu'à nous, où pourtant il n'a pas pu s'ancrer.

[Photo](#)

11

Tu sors d'un roman de Jules Verne. Tu as le front haut et les yeux exaltés, deux globes translucides, la moustache puissante comme un poisson des grands fonds. Tu es le visionnaire de la famille. Tu vois distinctement l'aventure de l'humanité comme une traversée en solitaire. Tu as une exposition universelle dans la tête. Écris, ou tu deviendras fou.

[Photo](#)

12

Les joues gonflées de lait, une brioche sur la tête et le regard timide, il faudra un chemin sûr pour sa modestie.

[Photo](#)

13

Lui, il a dû tenter fortune en Amérique, comme beaucoup d'autres. Il a échoué parce que l'habit ne fait pas le moine. Il est revenu et il a gardé l'habit : le chapeau sur le côté, la barbe de pionnier, la redingote qui suscite la poussière des pistes. Ses yeux brillent quand il raconte à ses fils des histoires fausses de chercheurs d'or. Mais sous sa barbe, il a un visage d'enfant qui fait qu'on l'appelle dans sa famille, avec une ironie affectueuse : l'Américain. Un peu tristement quand même, il regarde jaunir ses prunes et passer la locomotive départementale.

[Photo](#)

14

Elle a été une jeune fille un peu sauvage. Maintenant elle a quarante ans et elle est mère de famille. Elle maintient son buste dans du drap noir comme une carapace de fourmi, mais c'est l'époque qui le veut. Le signe d'une fine dentelle de jeunesse borde le haut du col. Il donne accès au visage qui a gardé sa lumière, seulement plus dense, plus forte en alcool de temps. Le regard est appuyé, portant haut par franchise et décision. Il reconnaît les êtres au plus profond, mais sans fouiller : seulement comprendre. La bouche aux coins d'ombre légère est prête à dire le vrai pour qu'il ne pourrisse pas au fond du cœur. Et au-dessus, le front est resté comme un beau bassin de château.

[Photo](#)

15

Il neige sur l'enfant qui pourtant est en robe de printemps, des fleurs à la main, un oiseau sur chaque épaule. Mais non, ce sont des rubans sur les épaules de la robe. Et il ne neige pas, mais la photo est si vieille. La petite fille n'est pas droite, elle penche comme une poupée qu'on a envie de pousser un peu pour qu'elle se balance. Son sourire est comme le pied d'un cheval à bascule. Derrière elle, la balustrade et tout un paysage de collines s'estompent dans la neige du temps.

[Photo](#)

La Revue littéraire,
n° 68, mai-juin-juillet 2017,
p. 63-67